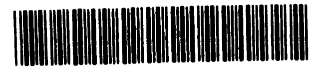



FACULTÉ DES LETTRES
BIBLIOTHÈQUE
UNIVERSITÉ DE LAUSANNE


BCU - Lausanne
1094442568

Shaftesbury, A. A. Cooper, e. earl

1e éd.

par: COOPER, Anthony Ashley, comte de Shaftesbury

(BM)

Voir SHAFTESBURY, Anthony Ashley Cooper de

(Brunet, NUC)

LETTRE SUR L'ENTOUSIASME.

Traduite de l'Anglois.

[par P.-A. Samson]

—— *Ridentem dicere verum*
Quid vetat? Horat. Sat. 1.



A LA HAYE,
Chez T. JOHNSON.
M. DCC. IX.







A MONSIEUR, MONSIEUR LE B* D* R*.



ONSIEUR,

Le Livre que je Vous envoie, quoique fort

petit, a fait beaucoup de bruit en Angleterre, & ne peut manquer de plaire à toutes les personnes judicieuses & desintéressées de quelque Nation qu'elles soient. Le même motif qui a porté l'Auteur à l'écrire m'a déterminé à le traduire; & la raison qui lui a fait dédier l'Original à son *Milord*, m'engage à Vous en ofrir la Traduction. Vous pensez sur toutes sortes de sujèts

jèts avec autant d'esprit, & de bonne humeur que le prémier, & avec autant de candeur, & de pénétration que le dernier. Tous ceux qui ont l'honneur de Vous connoître savent que votre Critique est très-agréable, qu'elle ne procéde point d'un principe de vanité, & que Vous ne la mettez en usage que fort à propos. Ils savent que votre Jugement est extrémement

ſolide, & ſans aucun mêlange de mauvaiſe humeur. Comme perſonne au monde ne peut être plus ſérieux que Vous l'étes, lors qu'il le faut être, Vous n'apréhendez pas auſſi de rire de bon cœur, lorſque Vous trouvez qu'une choſe eſt réellement ridicule. Bien loin de Vous laiſſer impoſer par un certain extérieur grave, une afaire ne Vous paroît pas plus importante, parce qu'on

qu'on la traite avec beaucoup de formalitez & de cérémonies. Toujours acoutumé à juger des choſes conformément à leur intrinſéque valeur, Vous ne Vous laiſſez pas épouvanter par les conſéquences, ni entraîner au torrent des erreurs populaires. Toujours en garde contre les Sophiſmes & les faux raiſonnemens de certains Eſprits, qui pour leur propre intérêt vou-

 droient

droient Vous ſervir de guides, Vous allez droit au but, ſans Vous embarraſſer des dificultez miſtérieuſes dont ils ſont toujours remplis. Chez Vous *Grave* & *Sage* ne ſont pas des mots plus Sinonimes que *Chagrin* & *Sérieux*. Je ſai que Vous étes perſuadé qu'en matiére de Religion auſſi-bien qu'en fait de Politique l'honêteté & la civilité ſont d'un grand uſage. C'eſt pourquoi je me
flate

flate que Vous ne pourez pas trouver mauvais que je vous dédie un Ouvrage qui combat avec tant de force les préjugez si naturels à la plûpart des hommes. Vous voïez, MONSIEUR, que j'ai déja profité de la lecture de ce Livre, puisqu'à l'éxemple de l'Auteur je m'adresse à une personne qui seule seroit capable de m'*inspirer*, si jamais il me venoit dans la fantaisie de

de m'ériger moi-même en Auteur. Mais de peur que le souvenir de Vos excellentes qualitez, & principalement de Vos maniéres polies & civiles, ne fasse prendre à mon imagination plus d'essor, qu'il n'est nécessaire lors qu'on ne fait que traduire; de peur de tomber insensiblement dans cèt Entousiasme, que je souhaiterois de tout mon coeur que tous les Hommes évitassent soigneusement.

ſement ; je croi qu'il eſt tems de finir, en Vous aſſurant que je ſerai toute ma vie avec beaucoup de paſſion & de reſpect,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéïſſant ſerviteur,

***



LETTRE SUR L'ENTOUSIASME.

MILORD,

PUISQUE vous êtes de retour à Londres; & que le tems de vous donner tout entier aux importantes afaires de l'Etat n'est pas encore arrivé; si vous êtes d'humeur à vous occuper pour quel-

ques momens de la lecture d'une bagatelle, qui n'a pas le moindre raport à aucune afaire publique ou particuliére, prenez la peine de jetter les yeux sur ce qui suit, & si la matiére vous plaît, lisez ce petit Traité quand vous n'aurez rien de meilleur à faire.

2. C'A toujours été une coutume inviolable parmi les Poëtes d'invoquer quelque Muse au commencement de leurs Ouvrages; & cette maxime des Anciens s'est si bien établie, & est si généralement reçûë, que même dans ce Siécle, on n'a presque jamais manqué de la suivre. Je ne saurois pourtant m'i-

m'imaginer, *Milord*, que cette imitation des Anciens, qui plaît à tant de *Beaux Esprits*, ne vous ait fait quelquefois de la peine: Car pour qu'une chose vous plaise, il ne sufit pas qu'elle soit à la mode. Accoutumé que vous étes à examiner tout sans prévention, & à ne pas croire une coutume meilleure, parce qu'elle est généralement reçuë; il ne se peut pas que vous n'aiez remarqué combien cette sorte d'*Invocation* paroît peu naturelle dans les Ecrits de nos Poëtes; & vous vous serez peut-être étonné que cette espèce d'*Inspiration*, ou d'*Entousiasme*, qui a si bonne grace dans la bouche des Anciens, soit si fa-

de & ait si mauvaise grace dans celle de nos Modernes. Il ne vous sera pas dificile, *Milord*, de trouver vous même la raison de cétte diférence : vous n'aurez, pour cela, qu'à vous souvenir d'une réfléxion que vous avez souvent faite en plusieurs autres occasions ; *c'est que la vérité est la chose du monde la plus puissante*; puisqu'elle doit servir de règle à la Fiction même, qui ne peut plaire qu'autant qu'elle a quelque ressemblance avec la vérité. Il est absolument impossible de réprésenter agréablement une Passion, si on ne trouve le secret de lui donner quelque aparence de Réalité : & pour pouvoir cou-

toucher les autres, il faut être touché soi-même, ou au moins avoir assez d'adresse pour le paroître sans afectation. Or comment seroit-il possible qu'un Poëte Moderne, que nous savons n'avoir jamais adoré *Apollon*, ni reconnu les Muses pour de véritables *Divinitez*, fît quelque impression sur nos esprits par sa prétenduë Dévotion, & par le zèle qu'il feint pour une Religion surannée & hors de mode! Pour ce qui est des Anciens, c'est une chose bien diférente; tout le monde sait que leur Religion, aussi-bien que leur Politique, tiroit son Origine de la Poësie. Ainsi il étoit fort naturel à tout Ecri-

vain de ce tems-là, & ſur tout à un Poëte, de s'adreſſer dans ſes transſports de Dévotion à ces Muſes, reconnuës pour les Protectrices de l'Eſprit & des Sciences, & de les invoquer avec ferveur? Alors un Poëte pouvoit ſans choquer la vrai-ſemblance, ou pour mieux dire, il devoit feindre un tranſport de cette nature, quand même il ne l'auroit pas reſſenti: & ſupoſé que c'eût été une pure afectation, au moins cela auroit pû paroître en quelque façon naturel en lui, & par conſéquent ne pouvoit manquer de plaire.

3. MAIS peut-être, *Milord*, y avoit-il quelque choſe de plus miſté-

mistérieux dans ces sortes d'*Invocations*. Vous savez que les Hommes réüssissent admirablement bien à se tromper eux-mêmes quand une fois ils l'ont fermement résolu. La moindre petite étincelle d'une passion qui commence à se faire sentir, sufit non seulement pour nous mettre en état de la bien réprésenter, mais nous y fait même entrer si avant, qu'il ne nous est plus possible d'en revenir. C'est ainsi qu'en afectant, ou en feignant d'être un peu amoureux, un jeune homme de quinze ans, ou un homme de cinquante, en s'échaufant l'imagination par la lecture de quelque Roman, ne manque presque jamais de de-

venir tout de bon ce qu'il afectoit de paroître, jusqu'à se rendre ridicule par ses transports amoureux. Un homme d'un naturel passablement bon qui se trouve un peu ofensé, pour peu qu'il soit d'humeur à s'exciter au ressentiment, devient bien-tôt une vraïe Furie en fait de vengeance. Un Chrêtien même, à force de vouloir être Dévot, & de s'imaginer qu'il ne peut jamais croire assez, peut en aïdant un peu à son penchant, donner une telle étenduë à sa Foi, qu'il recevra pour véritables, non seulement tous les Miracles dont l'Ecriture Sainte fait mention, mais encore ceux que nous n'avons que par Tradition;

après-quoi il n'aura pas de peine à embrasser de bonne foi un Sistème bien lié de *contes de vieille*. Pour prouver ce que je viens de dire, il n'est pas nécessaire, *Milord*, que je vous fasse souvenir d'un Prélat non moins distingué par son savoir que par sa piété, qui, comme vous savez, auroit pû vous entretenir des heures entiéres de contes de Fées, dont il étoit entiérement persuadé. Mais nous autres Chrêtiens qui avons une si grande étenduë de Foi, ne voulons rien passer aux pauvres Païens : il faut qu'ils soient infidéles à tous égards. Nous ne pouvons pas même soufrir qu'ils aient crû leur Religion, qui nous

L'Evêque de Glocester.

nous paroit trop absurde pour avoir été cruë de bonne foi par d'autres que par la Populace. Mais puisque nous avons vû parmi nous un Vénérable Prelat Chrêtien, qui donnoit assez de carriére à sa Foi pour croire les Fées, au-delà de ce que la véritable Religion Catholique nous enseigne à cèt égard ; je voudrois bien savoir pourquoi on ne veut pas qu'un Poëte Païen, en suivant naturellement les préceptes de sa Religion, ait pû croire qu'il y eût des Muses, & que ces Muses étoient des Divinitez ; cette opinion, comme vous ne l'ignorez pas, Mylord, aïant toujours été une partie essentielle de leurs Articles de

Foi,

Foi, & de leur Sistème de Théologie. Les Déesses avoient leurs Temples & leur Culte de même que les autres Divinitez : & ne pas croire aux neuf Muses, ou en leur Apollon, étoit précisément la même chose que de révoquer en doute la Divinité de Jupiter; de sorte que parmi eux on n'auroit pas moins passé pour Profane ou pour Athée dans l'esprit des Dévots, en niant l'éxistence de ces Divines Vierges, & de leur Gouverneur, qu'en refusant de reconnoître Jupiter pour Dieu. Or quel avantage considérable n'étoit-ce pas, pour un Ancien Poëte d'être ainsi *Orthodoxe*, & de pouvoir, avec le secours de son édu-

éducation, & de sa volonté qu'il faisoit agir de concert, se persuader qu'il avoit l'honneur d'être inspiré du Ciel ? Certainement ce n'étoit pas alors l'intérêt des Poëtes de révoquer en doute la *Révélation*, puis qu'elle étoit si avantageuse à leur Profession. Au contraire ils n'avoient garde de négliger rien de ce qui pouvoit animer & augmenter leur Foi, sachant que par un Acte de cette Foi non feinte, ils pouvoient parvenir à converser avec les Anges. Pour peu que nous considérions ce que peut sur l'esprit d'un homme qui parle la présence de ses Auditeurs ; nous n'aurons pas de peine à concevoir combien la

la persuasion d'une Divinité présente étoit capable d'élever le Génie d'un Poëte Païen. L'opinion qu'ont nos Ecrivains Modernes de la capacité des personnes à qui ils parlent, ou à qui ils dédient leurs Ouvrages, leur donne plus ou moins d'élévation d'esprit, selon que l'idée qu'ils en ont est plus ou moins avantageuse à ceux à qui ils s'adressent. Un simple Comédien même, nous dira, qu'en joüant son rôle, un grand concours de personnes de la prémiére distinction, agit si puissamment sur son imagination, qu'il s'éléve au-delà de sa portée ordinaire. Et vous, *Milord*, qui sur le Grand Théatre du

monde joüez le plus noble & le plus beau rôle dont jamais Mortel ait été chargé, lors que vous parlez en faveur de la Liberté, & que vous travaillez pour le bonheur du Genre-Humain, ne trouvez-vous pas, qu'un grand concours d'Auditeurs, que la présence de vos Amis, & de vos Partisans, ajoûtent quelque chose à la sublimité naturelle de vos pensées, & de votre Génie? Pouriez-vous de sang froid, dans une Compagnie indiférente, ou en particulier, vous élever à cette sublimité de Raison & d'Eloquence, qu'on admire dans vos Discours publics, & qui persuade malgré qu'on en ait? J'avouë que cela seroit plus

Divin;

Divin; mais, si je ne me trompe, l'esprit Humain ne peut pas aller si loin. Pour ce qui est de moi, la présence de personnes d'esprit & de mérite m'est si absolument nécessaire pour donner quelque élévation à mes pensées, que je suis obligé, étant seul, de supléer à ce défaut de compagnie, par la force de mon imagination. Faute de Muse qui puisse m'assister, je suis obligé de chercher quelque Grand d'un Génie supérieur, que je m'imagine présent, qui puisse m'inspirer quelque chose de plus sublime que ce que je pense ordinairement. C'est par cette raison, *Milord*, que je me suis déterminé à vous adres-

ſer cèt Ouvrage, ſans avoir pourtant deſſein de me faire connoître; afin que vous imaginant que c'eſt un Etranger qui vous écrit, vous aïez une entiéré liberté de n'en lire que ce qu'il vous plaira; me réſervant à moi-même le Privilége de penſer que vous le lirez tout entier; & même qu'en le liſant, vous pourez connoître qu'il vient d'un de vos Amis; en un mot d'un homme, qui par la permiſſion que vous lui en avez donnée, eſt en droit de vous parler avec toute la confidence, & la liberté qu'on découvrira dans ce qui ſuit.

4. ON pouroit dire que nous

vivons.

vivons dans le Siécle du monde le plus excellent & le plus heureux, ſi pour inſpirer aux hommes une ferme réſolution de pratiquer quelque Vertu, il ſuffiloit de leur mettre devant les yeux la déformité du Vice opposé à cette Vertu. Jamais parmi nous, on n'a épluché avec plus d'éxactitude, & tourné en ridicule avec plus d'eſprit, qu'on le fait aujourd'hui, la Folie, & l'Extravagance, de quelque nature qu'elles ſoient. Cela même pouroit nous donner lieu de nous flater que notre Siécle n'eſt pas ſur ſon déclin, puiſque quels que ſoient nos maux, nous ſommes ſi enclins à chercher les remèdes propres pour leur gué-

rison. La meilleure marque qu'un particulier puisse donner du dessein qu'il a formé de se corriger, c'est de soufrir qu'on lui fasse connoître ses fautes. On void rarement que le public soit dans une pareille disposition. Car si dans un Gouvernement une Politique trop soupçonneuse, ou bien la vie corrompuë des Grans, ou enfin quelque autre motif que ce puisse être, a assez de pouvoir pour empêcher qu'on ne puisse critiquer en toute liberté tout ce qu'on croit dévoir être critiqué, il ne se peut pas que par ces bornes qu'on prescrit à la Critique, tout le corps de la Nation ne perde entiérement le fruit, & l'avanta-

tage qui lui en pouroit revenir. Il est impossible de censurer les mœurs, avec liberté, & impartialement, si on soustrait à nôtre éxamen quelque opinion ou coutume particuliére à un Peuple, & qu'il soit défendu de critiquer une telle opinion ou coutume, pendant que ceux qui en sont les Partisans emploient toutes sortes d'artifices, pour la rendre admirable, & vénérable à tout le monde. C'est seulement chez une Nation libre comme la nôtre que l'Imposture n'a aucun Privilége; & qu'on peut impunément lui lever le masque, la peindre de ses vives couleurs, & l'ataquer dans tous ses retranchemens,

ſans craindre que le crédit de la Cour, le pouvoir de la Nobleſſe, ou l'autorité ſi terrible que s'arroge le Clergé puiſſe la garantir de nos pourſuites, & la défendre contre les coups que nous lui portons. J'avouë qu'il poura ſembler à bien des gens que cette Liberté va trop loin. Mais qui en ſera le Juge? Quel remède peut-on preſcrire en général contre ce mal prétendu? Où en peut-on trouver de meilleur & de plus ſûr que celui-là-même que nous fournit cette Liberté dont on ſe plaint? Si un homme raiſonne mal, il faut néceſſairement qu'il ait recours à la Raiſon-même pour apprendre à mieux raiſonner

ner; car c'eſt-là l'unique reſſource qu'il puiſſe avoir. La juſteſſe des penſées & du ſtile, la réforme des mœurs, l'honnêteté & la politeſſe, de quelque eſpèce qu'elle ſoient, ne peuvent provenir que d'un ſerieux éxamen de ce qui eſt bon ou mauvais, de ce qui eſt excellent, ou de ce qui l'eſt d'avantage. Qu'on laiſſe aux hommes une entiére liberté d'éxaminer toutes choſes, & ils en connoîtront bientôt la juſte valeur. Quelque humeur que-ce-ſoit qui ait pris le deſſus, ſi elle n'eſt pas naturelle, elle ne poura tenir contre ce qui eſt naturel; & s'il arrive qu'on tourne quelque choſe en ridicule mal-à-propos, cela ne

ne peut durer long-tems ; & le ridicule retombera infailliblement là où il doit naturellement tomber.

5. JE me ſuis ſouvent étonné que des perſonnes d'eſprit prennent ſi chaudement l'alarme dès qu'ils croient s'apperçevoir qu'on a deſſein de tourner en ridicule certaines matiéres ; comme s'ils ſe méfioient de leur propre jugement. En effet où eſt le Ridicule qui peut tenir contre la Raiſon ? Ou comment un homme qui penſe avec quelque juſteſſe, peut-il ſouffrir que le Ridicule ſoit mal placé ? Rien au monde n'eſt plus ridicule que cela même. Le

Vul-

Vulgaire peut, à la vérité se laisser ébloüir par une raillerie grossiére, par quelque mauvaise plaisanterie, & même y trouver du goût; mais pour faire impression sur les personnes polies, & de bon sens, & pour obtenir leur aprobation, il faut avoir l'esprit juste & solide. Cela étant, comment est-il possible que nous soïons si poltrons, en fait de raisonnement, & que nous aïons tant de peur du Ridicule? Ah! disons-nous, le sujèt est trop grave. Cela peut être: mais éxaminons auparavant s'il est véritablement grave ou non; car de la maniére que nous pouvons concevoir une chose, elle peut être fort gra-

grave, & fort importante dans notre imagination; quoi qu'en elle-même & de sa nature, elle soit peut-être fort ridicule, & fort impertinente. La Gravité est éssentielle à l'Imposture. Non seulement elle nous fait souvent prendre une chose pour une autre, mais son caractère est de se méconnoître presque toûjours elle-même. Car dans la conduite ordinaire de la vie, quelle peine ne faut-il pas qu'un homme d'un caractére grave, se donne, pour éviter pendant quelque tems d'être formaliste, ou de le paroître? Nous ne pouvons jamais être trop graves pourvû que nous soions assurez que nous le sommes réellement:

& jamais nous ne pouvons avoir trop de vénération, ni traiter trop ſérieuſement un ſujèt grave, pourvû que nous ſoïons bien aſſurez qu'il le ſoit réellement autant qu'il nous le paroît. La grande affaire, & le point eſſentiel, c'eſt de ſavoir toûjours bien diſtinguer la vraïe Gravité d'avec celle qui n'en a que l'aparence: & c'eſt à quoi nous ne pouvons parvenir à moins que nous n'aïons la régle avec nous, & que nous ne l'apliquions librement & ſans aucune crainte, non ſeulement aux choſes qui ſont autour de nous, mais auſſi à nous-mêmes; car ſi nous ceſſons de nous l'apliquer, nous ceſſerons bien-tôt de l'apliquer

à toutes les autres choſes du monde. Or quelle autre Régle peut-on trouver, pour ſavoir ſi une choſe eſt véritablement grave ou ridicule, qu'un ſérieux éxamen de la véritable nature de cette choſe ? Et comment peut-on parvenir à la connoiſſance de la nature de quelque choſe que-ce-puiſſe être, à moins que l'on ne ſe ſerve de la pierre de touche du Ridicule, pour voir ſi elle en eſt ſuſceptible ou non ? Mais ſi nous avons peur de nous ſervir de cette Régle à l'égard d'une certaine choſe, comment pourons nous être aſſurez que toutes choſes ſont réellement ce qu'elles nous paroiſſent être ? Nous avons crû

crû devoir être *Formalistes* à l'égard d'un point ; il n'en faut pas davantage, pour que nous ne puissions pas nous empêcher de l'être à l'égard de tous les autres. Nous ne sommes pas toujours en état de juger sainement des choses : il faut que nous jugions auparavant de la disposition où nous nous trouvons, & ensuite des autres choses qui se presentent à notre esprit. Mais nous ne devons jamais plus prétendre de juger des choses, ni de la situation d'esprit dans laquelle nous en donnons notre jugement, quand une fois nous nous sommes dépoüillez de notre Droit préliminaire de juger ; & lors que

ſur une ſupoſition de Gravité qu'elles n'ont peut-être pas; nous avons bien voulu nous rendre très-ridicules, en admirant les choſes du monde les plus ridicules, ou au moins qui peuvent l'être. Car aïant pris la réſolution de n'éxaminer jamais, nous ne pourons jamais nous aſſurer de rien.

———*Ridiculum acri*
Hor. Sat. 10. *Fortius & melius magnas plerumque ſecat res.*

Ceci, *Milord*, eſt une vérité ſi bien connuë des ruſez *Formaliſtes* de ce Siécle, qu'ils aîment beaucoup mieux qu'on invective contre leur Impoſture avec tout

tout l'emportement & la chaleur imaginables, que de voir cette Imposture exposée à la moindre raillerie, quelque peu piquante qu'elle soit. Ils n'ignorent pas que quelque ridicule & extravagante que soit une opinion, elle se soutient par la pompe & par la solennité, aussi-bien que les modes qui n'ont aucun autre apui; & que lors qu'un homme dans une humeur chagrine & mélancolique, s'est une fois imaginé qu'une chose est fort grave & fort importante, on ne lui peut jamais faire perdre cette idée, qu'en lui faisant voir d'une maniére aissée, gaïe, & plaisante qu'il s'est trompé dans l'idée qu'il se

s'en est formée. Tout Entousiasme est accompagné de mélancolie. Soit en fait d'Amour, soit en fait de Religion, car il y a de l'Entousiasme dans l'un & dans l'autre, il est impossible d'arrêter le mal que produisent ces deux choses dans l'esprit d'un homme, jusqu'à-ce-qu'on ait trouvé le secrèt de le délivrer de sa mélancolie, & de le mettre dans la disposition d'écouter librement tout ce qu'on lui peut dire contre le Ridicule qui est inséparable de tout extrême.

6. AUTREFOIS dans les Gouvernemens les plus sages, les Magistrats laissoient au Peuple la liberté d'être fou au-

autant qu'il lui plaisoit, & jamais ils ne punissoient sérieusement ce qui méritoit simplement d'être tourné en ridicule; persuadez que la Raillerie étoit le remède le plus innocent, & en même tems le plus éficace pour guérir ces sortes de maux. Les hommes ont de certaines passions qui nécessairement doivent éclater. Naturellement l'esprit humain & le corps sont sujèts à quelque soulevement: & comme il se fait quelquefois une étrange fermentation dans le sang, ce qui cause dans plusieurs Corps des évacuations extraordinaires; de même dans la Raison il se forme quelquefois de certaines

particules hétérogènes dont on ne peut se défaire que par le moïen de la Fermentation. Si les Médecins vouloient absolument tempérer, à force de remèdes cette Fermentation du Sang, & faire rentrer les humeurs qui se découvrent, ils courroient grand risque de faire naître une Peste, & de changer une *Fiévre de Printems*, ou une *Indigestion d'Automne* en Fiévre chaude & Epidemique. Ceux-là certainement sont aussi mauvais Médecins, par raport au Maladies du Corps Politique, qui veulent, à force de rémèdes, arrêter ces Ebulitions de l'esprit; & qui sous prétexte de guérir cette Gale de la Supersti-

ſtition, & de garantir les Ames de la contagion de l'Entouſiaſme, mettent toute la Nature en mouvement, & changent ainſi un petit nombre de Bourgeons qui ne ſont pas dangereux, en une Inflammation & en une mortelle Cangréne.

7. NOUS liſons dans l'Hiſtoire que *Pan* accompagnant *Bacchus* dans ſon expédition des Indes, trouva le ſecrèt de mettre l'allarme, & de jetter la terreur dans l'Armée ennemie, avec un très-petit nombre de perſonnes dont il ſut avantageuſement ménager les cris entre les Echos des Rochers & les Cavernes d'une Valée couver-

te

te de Bois. Le retentiſſement enroüé de ces Cavernes, & l'aſpect hideux de ces lieux obſcurs & deſerts cauſérent tant de terreur parmi les ennemis, que dans cette diſpoſition, ils n'eurent pas de peine à s'imaginer qu'ils entendoient un grand nombre de voix; & ſans doute que leur imagination ainſi frapée leur fit auſſi voir des Figures plus qu'humaines : leur incertitude même, à l'égard de ce qu'ils apréhendoient, augmenta leurs fraïeurs, qu'ils ſe communiquérent l'un à l'autre par leur ſimples régards, beaucoup plus vite qu'ils ne l'auroient pû faire en ſe parlant. C'eſt de là que nous eſt venu

dans les Siécles ſuivans le terme de terreur *Panique*. Cette Hiſtoire nous donne certainement une juſte idée de la nature de cette paſſion, qui ne peut preſque pas être ſans quelque mélange d'Entouſiaſme, & de Fraïeur ſuperſtitieuſe.

8. NOUS pouvons à bon droit appeller *Panique* toute paſſion qui s'éleve parmi la multitude, & qui ſe communique par le Regard, ou pour ainſi dire par le Toucher ou par Simpathie. Ainſi on peut apeller *Panique* une Fureur populaire, lors qu'il arrive, comme nous ſavons que cela eſt arrivé quelquefois, que la Rage de

la

la Populace la transporte hors d'elle-même, ce qui se fait principalement lorsque la Religion s'en mêle. En cette disposition d'esprit, il n'y a pas jusqu'au Regard qui ne soit contagieux. La Fureur vole de visage en visage : & à peine a-t-on vû le mal qu'on en est infecté. Ceux qui, de sang froid, ont vû une multitude saisie de cette passion, avoüent qu'ils voïoient sur le visage de ces Possédez quelque chose de plus afreux & de plus terrible que tout ce qu'on y voit en d'autre tems, lors même qu'on a le plus de sujèt de se passionner. Tant il est vrai que la Société & l'éxemple peuvent beaucoup

dans

dans les Passions bonnes ou mauvaises; & qu'elles se fortifient à mesure qu'elles se répandent, & se communiquent.

9. VOUS voïez bien, *Milord*, que la crainte n'est pas la seule passion humaine à qui on puisse à juste titre donner l'épithète de *Panique*. C'est ainsi que la Religion devient *Panique*, lors qu'il s'y mêle de l'Entousiasme de quelque nature que-ce-soit; ce qui arrive souvent dans des occasions mélancoliques. Car alors il s'éléve naturellement des vapeurs dans le Cerveau, sur tout dans les tems fâcheux, lors que les courages sont abatus, comme

cela se voit dans les calamitez publiques, ou lorsque l'air est mal sain, que les viandes dont on se nourit sont mauvaises, ou lors qu'il arrive quelque mouvement extraordinaire dans la Nature, tels que sont les Tempêtes, les Tremblemens de Terre, & autres Prodiges surprenans. C'est véritablement alors, que les *Passions Paniques* doivent de toute nécessité prendre l'essor, & que les Magistrats sont nécessairement obligez de ne s'y pas oposer, mais au contraire de leur laisser le champ libre. Car de vouloir y apliquer des Remèdes sérieux, & emploïer l'Epée & l'autorité de la Justice pour guérir le mal, ce

ce seroit infailliblement augmenter le Principe de ce mal, en augmentant la Mélancolie qui l'a produit. De défendre aux hommes les craintes qui leur sont naturelles, & de vouloir les en délivrer en leur jettant d'autres fraïeurs dans l'esprit, est, selon moi, la méthode du monde la plus extraordinaire, & la plus déraisonnable. Si le Magistrat est habile dans sa Profession, il se servira de remèdes plus doux: & au lieu de Corrosifs, d'Incisions, & d'*Amputations*, il aura recours aux Baumes les plus adoucissans. Entrant avec bonté dans tout ce qui touche les Peuples soumis à sa conduite, il prendra,

pour ainsi dire, sur soi leur Passion, & après l'avoir adoucie & entretenuë pendant quelque tems, il tâchera de les en faire revenir peu-à-peu, de la leur ôter même tout-à-fait de l'esprit & de les guérir, en leur inspirant de la gaïeté, & de la joïe.

10. C'EST-là la Politique dont on se servoit autrefois en pareilles occasions: & c'est ce qui a fait conclure à un Illustre Écrivain de notre Nation, qu'il est absolument nécessaire, qu'en fait de Religion, les Peuples aïent un Culte public établi par les Loix, qui puisse leur servir de Régle. Car de ne vouloir pas que le Magistrat ait son Culte

Mr. *Harrington* Auteur d'un excélent livre de Politique nommé *Oceana*.

Culte Divin, ou de prétendre qu'il ne doit point y avoir d'Eglise Nationale, n'est pas moins un effet de l'Entousiasme, que la fureur qui nous porte à persécuter ceux dont les sentimens sont diférens des nôtres. Pourquoi n'y auroit-il pas des Promenades publiques aussi-bien que des Jardins particuliers? Pourquoi n'y auroit-il pas des Bibliotéques publiques ausquelles on puisse avoir recours pour s'instruire, aussi-bien que des Bibliotéques particuliéres & des Maîtres domestiques? De prescrire des bornes à l'Imagination, & aux Spéculations; de vouloir régler les Idées, la Foi, ou la Crainte

des hommes ; d'entreprendre d'étoufer par la violence les passions naturelles de l'Entousiasme ; de vouloir fixer cèt Entousiasme, où le réduire sous une seule espèce, ou de vouloir le restraindre en quelque maniére que-ce-soit, est un projèt précisément aussi ridicule que celui dont parle Terence, en décrivant les éffets que produit ordinairement l'Amour, dans l'esprit d'un homme qui en est possédé.

—— Nihilo plus agas.
Quam si des operam ut cum
Ratione insanias.

II. VOUS n'ignorez pas,

Mi-

Milord, que chez les Anciens on toléroit non-ſeulement les Viſionaires, & toutes ſortes de Fanatiques ; mais auſſi qu'en même tems, on donnoit une entiére liberté à la Philoſphie, afin qu'elle ſervît de contre-poids à la Superſtition; & lors que quelques Sectes, comme celle de *Pitagore*; & celle de *Platon* dans la ſuite des tems, ſe furent accommodées à la Superſtition, & au Fanatiſme de leurs Siécles, on vid les *Epicuriens*, les *Académiciens*, & quelques autres emploïer toute la ſolidité de leur eſprit, & la force de leur raillerie contre cette même Superſtition, ſans que le Magiſtrat s'en formaliſât en au-

tune maniére. Tant que les choſes furent ainſi contre-balancées, la Raiſon eut beau jeu; on vid florir les Lettres & les Sciences. Cette Harmonie entre des choſes ſi contraires produiſit de merveilleux effets. Tant qu'on traita avec cette douceur la Superſtition, & le Fanatiſme, tant qu'on leur laiſſa une entiére liberté, cette Superſtition, & ce Fanatiſme ne cauſérent jamais aucune éfuſion de ſang, ni Guerres, ni Perſécutions, ni Ravages dans le Monde. Mais un nouveau genre de Politique qui s'étend à un autre Monde, & qui conſidére plus la vie future & le bonheur à venir que le préſent,

nous

nous a transportez au-delà des bornes de l'Humanité naturelle; & en nous inspirant une charité surnaturelle, nous a apris à nous tourmenter, & à nous faire enrager l'un l'autre très dévotement. Cette fausse Politique a fait naître parmi nous une Antipathie que jamais aucun intérêt temporel n'auroit pû produire; & nous a, pour ainsi dire, laissé par maniére de Substitution éternelle & irrévocable, une cruelle Haine les uns pour les autres. Et présentement, oh le beau projèt! On s'imagine que l'unique remède à ce mal, est d'établir parmi les hommes, une entiére uniformité dans les sentimens & dans

dans la Foi. Le désir de sauver les Ames est aujourd'hui la passion Héroïque qui posséde les Esprits Sublimes; & est devenuë en quelque façon la principale étude du Magistrat, & la fin du Gouvernement même.

12. SI les Magistrats daignoient ainsi interposer leur Autorité dans les autres Sciences, j'ai bien peur que nous sérions aussi pauvres Logiciens, aussi mauvais Matématiciens, & aussi chétifs Philosophes à tous égards, qu'on est pitoïable Théologien dans les Païs, où ce qu'on apelle précisément *Orthodoxie*, est établi par

par les Loix. C'eſt une choſe très-dificile à un Gouvernement que de régler & fixer l'Eſprit. Si les Magiſtrats peuvent ſeulement venir à bout de nous retenir dans les bornes de la Probité, de la Sobriété, & de la Tempérance, il y a bien de l'aparence que nous ne ſerons pas moins capables de bien régler nos afaires ſpirituelles, que nous le ſommes de régler nos intérêts temporels : nous aurons aſſez d'eſprit pour nous ſauver, lorſque les préjugez ne nous empêcheront pas de nous ſervir de nos Lumiéres. Mais ſi la Probité & l'Eſprit ne ſufiſent pas pour nous faire travailler avec ſuccès à l'Ouvrage de

de notre Salut, c'est en vain que le Magistrat s'en mêle; puisque quelque-sage, & quelque-vertueux qu'il puisse être, il peut aussi-bien se tromper que le moindre de ses Sujèts. Je suis sûr que l'unique moïen de sauver la Raison, & d'empêcher que l'Esprit ne soit banni du monde, c'est de laisser une entiére liberté à l'Esprit. Or l'esprit ne peut être entiérement libre, lors qu'on ne lui permet pas l'usage de la Raillerie, qui est l'unique remède, dont on puisse se servir avec succès pour guérir ces maladies mélancoliques & hipocondriaques.

13. ON nous laisse, à la vérité

rité

rité une entiére liberté de nous railler de tous les autres genres d'Hipocondres. Nous pouvons traiter, comme nous le jugeons à propos tous les autres Fanatiques, sans que personne y trouve à redire. Nous pouvons, sans rien craindre, éxercer nos railleries les plus piquantes contre l'Amour ou contre la Chevalerie Errante; & nous voïons aujourd'hui décliner à vûë d'œil ce genre d'Entousiasme, qui dans des Siécles moins éclairez que le nôtre, s'étoit emparé de la plûpart des Esprits. Les Croizades, le recouvrement de la Terre Sainte, & autres pareilles Galanteries dévotes sont beaucoup

moins en vogue qu'elles ne l'étoient autrefois : mais si nous voïons encore parmi les hommes quelques restes de cette Dévotion militante, de cèt Esprit qui veut à quelque prix que ce soit sauver les Ames, & de cette Sainte Chevalerie Errante, nous n'en devons pas être surpris ; c'est notre propre faute. Nous traitons cette sorte de maladie trop sérieusement, & avec trop de solennité ; bien loin d'emploïer les remèdes nécessaires pour guérir l'Entousiasme, nous en emploïons de tout-à-fait contraires.

14. JE suis persuadé que si on s'avisoit d'établir un Tribunal d'In-

d'Inquisition, ou quelque Cour de Justice composée de graves Magistrats & Juges, pour réprimer la Licence Poëtique, & en général pour arrêter le cours de cette fureur de rimer qui posséde bien des gens; ou pour suprimer en particulier cette extravagante passion de l'Amour, telle que les Poëtes nous la réprésentent sous les ajustemens Païens de *Venus* & de *Cupidon*; si on défendoit aux Poëtes, Docteurs de cette Hérésie, sous peine de grosses amendes, d'enchanter le Peuple par leurs vers; & si d'un autre côté on défendoit aussi au Peuple, sous pareille peine de prêter l'oreille à ces sortes d'en-

chantemens, ou d'écouter aucune Hiſtoriette amoureuſe, ne fût-ce que dans une piéce de Théatre, dans un Roman, ou dans un Vaudeville; je ſuis perſuadé, dis-je, que ſi on s'aviſoit d'établir un pareil Tribunal, nous pourions bien voir au milieu de cette cruelle perſécution même, s'élever parmi nous une nouvelle *Arcadie*. Nous verrions bien-tôt les jeunes & les vieux ſaiſis d'une verve Poëtique; nos Campagnes remplies de *Conventicules* de Poëtes, & d'Amans; nos Forêts pleines de Bergers, & de Bergéres Romaneſques. Nous entendrions bien-tôt les Rochers retentir des Himnes & des Loüan-

Alluſion non ſeulement à l'ancienne *Arcadie*, mais auſſi à un Roman de ce nom composé par le Chevalier *Philippe Sidney*.

Loüanges adressées aux puissans Dieux des Amours. Cette Persécution seroit le vrai moïen de ramener parmi nous toute la Cour des Divinitez Païennes; & d'exciter un incendie général dans notre Ile Septentrionale, quelque froide qu'elle soit, en allumant des feux sur les Autels de Venus & d'Apollon, à qui nous ne manquérions pas d'en élever bientôt un aussi grand nombre qu'ils en aïent jamais eu autrefois dans les Iles de Cipre, & de Delos, ou dans aucun de ces autres Climats chauds de la Grèce.

15. VOUS vous étonnerez

peut-être, *Milord*, que m'étant laissé entraîner à traiter une matiére aussi sérieuse, que celle de la Religion, je me sois oublié jusqu'au point de donner dans l'enjoûment & dans la raillerie. Je vous avouë ingénuëment, *Milord*, que ce n'est pas par un pur effet du hasard que cela m'est arrivé. Pour dire la vérité, je n'aime pas à penser & encore moins à écrire sur cette matiére, que je n'aie tâché auparavant de me mettre de la meilleure humeur qu'il m'est possible. Ceux qui ne savent ce que c'est que de tenir un milieu entre deux extrêmes, & qui étant d'un tempérament extrêmement vif, ne font ja-
mais

mais aucune réfléxion, sont peu sujèts à avoir des doutes & des scrupules, en matiére de Religion. Leur vivacité les met à couvert de l'influence immédiate que peut avoir sur l'esprit l'Entousiasme, ou la Mélancolie dévote; qui pour se fixer & passer en habitude, demande plus de réfléxions que ces sortes d'esprits ne sont capables d'en faire; mais quelque facheuse que soit cette disposition de l'Esprit, je ne souhaiterois pas en être délivré, si pour cela il me falloit devenir étourdi ou sans réfléxion. J'aimerois beaucoup mieux risquer le tout pour le tout, en m'atachant à la Religion, que de

tâcher de bannir mes scrupules en occupant mon Esprit à des bagatelles. Tout ce que je prétens, c'est qu'on doit se mettre en bonne humeur, lors qu'on veut penser à la Religion: & j'espére faire voir clairement dans la suite de cèt Ecrit, que cette bonne humeur contribuë beaucoup à nous faire penser sainement & de la maniére la plus convenable à une afaire aussi importante.

16. LA bonne humeur est non seulement le meilleur moïen pour se garantir de l'Entousiasme, mais c'est aussi le plus sûr fondement de la Religion, & de la Piété: car si des pen-

pensées justes, & des idées dignes de l'Etre Souverain sont le fondement du véritable Culte, & des Adorations que nous lui devons rendre; il est plus que probable que nous ne nous tromperons jamais à cèt égard, à moins que ce ne soit par un effet de notre mauvaise humeur. Rien qu'une très-mauvaise humeur, soit naturelle, soit forcée, ne peut porter un homme à croire que le Monde est gouverné par une Puissance Diabolique, ou méchante. Je doute fort qu'aucune chose puisse faire tomber dans l'Athéisme, si ce n'est la mauvaise humeur: car il y a tant de raisons pour persuader à un homme de bonne

ne humeur; qu'en général toutes choses dans l'Univers, ou au moins les principales sont bien ordonnées, qu'il est presque impossible de le croire assez ignorant dans les affaires, pour qu'il puisse s'imaginer que tout se fait par hazard, & que ce Monde, tout beau & tout bien réglé qu'il paroît, n'a en soi ni Esprit, ni Intelligence. Je suis au moins persuadé de ceci; c'est qu'il n'y a que notre mauvaise humeur qui puisse nous inspirer des pensées mauvaises ou éfraiantes de l'Etre Souverain. Rien ne nous peut persuader que cèt Etre est aigre & chagrin, que notre propre aigreur, & notre humeur chagrine

grine ; & si nous apréhendons de nous mettre en bonne humeur lorsque nous pensons à la Religion ; si nous avons peur de penser librement & gaiément sur le sujèt de Dieu ; c'est parce que nous nous imaginons follement qu'il nous ressemble ; & parce qu'il nous est presque impossible de concevoir l'idée de Majesté sans y atacher celle de fierté, d'orgueil, & d'humeur bouruë. Cependant c'est-là précisément tout le contraire de cette qualité Majestueuse que nous admirons comme une qualité Divinement bonne, lorsque nous la découvrons dans quelqu'un, comme il nous arrive quelque-
fois

ſois de la trouver parmi nous dans des perſonnes élévées aux prémiéres Dignitez de l'Etat : s'ils paſſent pour être véritablement bons, nous oſons leur parler librement, & nous ſommes aſſurez que notre liberté ne leur déplaira pas. Leur bonté leur eſt doublement avantageuſe : car plus on les pratique familiérement, plus on les éxamine, plus on pénétre dans leur intérieur, & plus on découvre leur mérite ; & celui qui a fait cette découverte en étant charmé, redouble ſon eſtime & ſon amitié, lorſqu'il a reconnu ce ſurcroît de bonté dans ſon Supérieur, & lorſqu'il fait réfléxion
ſur

sur la candeur & sur la généro-sité qu'il vient d'éprouver. Il n'y a peut-être personne, *Milord*, qui sache mieux cela que vous. Si cela n'étoit pas, comment auriez-vous été si aimé, lorsque vous étiez en Place; & comment étant hors d'Emploi, auriez-vous encore tant de Partisans & d'Amis, qui vous aiment même plus qu'auparavant?

17. GRACES au Ciel! notre Siécle nous fournit encore de pareils éxemples. Les Siécles précédens nous en ont fourni plusieurs de pareille nature. Nous savons qu'il y a eu de puissans Princes & mê-

 mes

mes des Empereurs qui ont non-seulement soufert, sans témoigner aucun ressentiment, qu'on censurât avec liberté leurs Actions; mais aussi qu'on les calomniât, & qu'on leur fît les plus cruels reproches du monde en leur présence. Il se trouve peut-être des personnes qui souhaiteroient que les Païens ne nous eussent pas fourni de pareils éxemples de patience & de bonté: mais sur tout que les Chrêtiens de ces tems-là n'eussent pas donné occasion à ces Empereurs d'éxerçer leur patience & leur bonté. A la vérité, c'étoit plus le malheur du Genre Humain en général, que celui des Chrê-

Chrêtiens en particulier, que quelques-uns des prémiers Empereurs aïent été des Monſtres & des Tirans, qui perſécutérent non ſeulement les perſonnes atachées à la Religion, mais encore toutes celles que ces Monſtres ſoupçonnoient avoir quelque mérite, ou vertu. Quel plus grand avantage ou quel plus grand honneur pouvoit-il arriver au Chriſtianiſme que d'être perſécuté par un Neron? Mais de meilleurs Princes qui vinrent après lui ſe laiſſérent perſuader de ne plus mettre en uſage ces voïes ſévéres & violentes. Il eſt vrai que les Magiſtrats auroient pû, ſans miracle, ſe ſcandaliſer

 d'une

d'une Doctrine qu'ils s'imaginoient peut-être tendre à la destruction de leur Autorité, & qui traitoit d'Impies, de Profanes & de Dannez, non seulement ces Magistrats, mais encore tous les autres hommes du monde qui refusoient de suivre uniquement une certaine mode particuliére de Culte, à l'exception de tous autres; au lieu qu'auparavant on avoit vû des milliers de diférens Cultes, qui jusques alors avoient toujours été compatibles ensemble. Néanmoins malgré cette prévention que pouvoient avoir contre le Christianisme les Empéreurs Païens, on vid dans la suite des Mini-
stres

ſtres aſſez Sages, pour porter leurs Maîtres à relâcher beaucoup de leur ſévérité envers ceux qui le profeſſoient, & la Perſécution diminua conſidérablement. Ce Prince même qui a paſſé pour le plus mortel ennemi des Chrêtiens, & qui avoit été élévé dans leur Religion, ne voulut pas permettre qu'on les Perſécutât, ſe contentant de leur ôter les Biens d'Egliſe, & les Ecôles publiques, ſans vouloir ſoufrir qu'on inquiétât dans leurs biens & dans leur perſonnes ceux même qui difamoient le plus la Religion de l'Etat; & qui ſe faiſoient un mérite d'inſulter le Culte public établi par les Loix.

L'Empereur *Julien.*

18. IL est bon que nous aïons, dans notre Religion l'Autorité d'un Ecrivain Sacré, pour nous assurer que l'Esprit de Charité & de douceur excelle par-dessus celui du Martyre. Autrement on pouroit être un peu scandalisé en lisant l'Histoire de plusieurs de nos prémiers Confesseurs & Martyrs, même dans les Ecrits des Auteurs Chrêtiens. Si pour être véritablement Chrêtien il faut imiter la conduite de ces prémiers Martyrs envers leurs Souverains & envers la Religion du Gouvernement, il sera dificile de trouver aujourd'hui un seul bon Chrêtien dans le Monde. En effet je ne croi pas qu'il y

en

en ait, qui demeurant à Constantinople, ou en quelque autre endroit sous la Protection des Turcs, jugent à propos d'aller interrompre le Culte qu'ils rendent à leur Faux Prophéte dans leurs Mosquées. Et quelques bons Protestans que nous soions vous & moi *Milord*, nous regarderions comme un Fanatique outré, un homme qui vivant dans un Païs où la Religion Romaine est la dominante, s'aviseroit, lors qu'on célébre la Messe, d'aller interrompre le Prêtre par ses cris, ou de se jetter sur les Images & sur les Reliques.

19. IL paroît que quelques

uns de nos chers Fréres les Protestans François qui ſont venus depuis peu ſe réfugier chez nous, ſont charmez de cette ancienne métode, & que pour mieux ſignaler leur zèle ils croïent devoir imiter l'éxemple de ces prémiers Confeſſeurs. Ils ont pris un merveilleux goût au Martyre dans leur Païs, & ils voudroient bien l'eſſaïer chez nous, ſi nous voulions le leur permettre: c'eſt-à-dire, ſi nous voulions leur faire la grace de les empriſonner ou de les pendre; ſi nous voulions avoir la bonté de leur caſſer les os, ſelon la loüable coutume de leur Païs, & d'animer ainſi de plus en plus leur zèle, en al-

allumant contre eux le feu d'une nouvelle Persécution. Mais jusques à présent ils n'ont pû encore obtenir cette grace de nous. La dureté de notre cœur est si grande, que quoique parmi leurs propres Compatriotes Réfugiez, il se trouve un assez grand nombre de Canailles, qui par pure bonté, ne demanderoient pas mieux que de les assommer de coups, ou de les lapider lorsqu'ils les rencontrent par les ruës: quoique les Ministres de leur propre Nation souhaitent passionnément de leur faire sentir les coups de leur Discipline, & soient même tout-prêts à allumer en leur faveur *le feu d'épreuve*, nous au-

autres Anglois qui sommes maîtres dans notre Païs, sommes assez inhumains pour ne vouloir pas soufrir qu'on traite ainsi ces Fanatiques. Cependant on ne peut pas avec aucun fondement suposer, que ce que nous en faisons, soit par un principe d'envie que nous portions à cette *Secte de Phœnix*, qui semble avoir pris naissance dans les Flames; & qui voudroit devenir une nouvelle Eglise, par les mêmes voïes de Propagation que la primitive Eglise Chrêtienne, dont on a dit à bon droit, que la Semence *étoit du Sang des Martyrs*. Mais ne sommes-nous pas mille fois plus barbares, & plus cruels que les Païens

Païens mêmes, nous autres Anglois, qui nous déclarons ainſi pour la *Tolérance?* Non contens de refuſer à ces Prophétes Fanatiques l'honneur d'une perſécution à laquelle ils aſpirent avec tant d'ardeur, nous les avons expoſez [illegible] plus cruel mépris du monde. J'ai oui dire qu'ils ſont préſentement le ſujèt d'une Farce qui ſe jouë aux Marionnettes à la Foire *de Saint Barthélemi*, où on les tourne en ridicule d'une maniére tout-à-fait mépriſante, & riſible. Sans doute que par le moïen des Fils d'archal, & des tuïaux dont on ſe ſert pour mettre en mouvement, & pour faire parler ces Marionnettes, el-

C'eſt une Foire célébre qui ſe tient tous les ans au mois d'Août, dans la place de *Smithfield*, à Londres.

elles représentent admirablement bien les voix étranges, les agitations, & les contorsions de ces Fanatiques. Car les Prophétes, dans leurs extases Prophétiques, n'étant pas maîtres des mouvemens de leurs corps, qu'ils disent eux-mêmes n'être alors que de simples organes passifs, qui n'agissent que parce qu'une force étrangére les fait agir, la voix & le mouvement de ces Prophétes n'ont rien de naturel ni qui ressemble à la voix & au mouvement d'un homme réellement vivant: de sorte, que quelque grossiérement & imparfaitement que ces Marionnettes puissent imiter les autres

actions,

actions, au moins ne peut-on disconvenir qu'elles ne soient très-propres à répresenter naturellement cette passion Prophétique. Et tant que la Foire de *Saint Barthelemi* sera en possession de ce privilége, j'ose bien répondre sur ma tête, qu'il ne s'élevera parmi nous aucune nouvelle Secte de Fanatiques, ni aucuns Vendeurs de Prophéties, ou de Miracles, qui puissent faire la moindre peine à nôtre Eglise Nationale, ou avec qui elle soit jamais obligée de mesurer ses forces à aucun égard.

20. C'A été un grand bonheur pour nous, que lorsque

la Religion Romaine étoit la dominante en Angleterre; on se soit servi de la Place de Smithfield pour y donner au public des Spectacles plus tragiques. Plusieurs de nos prémiers Réformateurs, si on l'ose dire, diféroient fort peu des Fanatiques; & Dieu sait si l'esprit de ferveur que leur inspiroit ce genre d'Entousiasme, n'a pas beaucoup contribué à nous délivrer du joug de cette Tirannie Spirituelle. De sorte, qu'on peut dire, que si les Prêtres avoient été moins altérez de Sang, & qu'ils n'eussent pas préféré, selon leur coutume, l'éxercice de leur cruauté à toutes leurs autres passions, ils auroient

Cette place où l'on tient présentement la Foire, étoit le lieu où l'on brûloit autrefois ceux qu'on condannoit pour Hérésie.

roient pû parer les plus grans coups de notre Esprit de Réforme, en se servant de moïens plus guais, & plus divertissans. Je n'ai jamais lû que les Anciens Païens aïent été assez sages pour se servir d'une métode pareille à celle de la Foire de *Saint Barthélemi*, lors qu'ils sont voulu détruire la Religion Chrêtienne dans ses commencemens. Mais je suis persuadé que, suposé qu'il eût été possible aux hommes d'empêcher la Doctrine Evangelique de faire des progrès, ils en auroient bien plus facilement arrêté le cours, s'ils eussent fait monter nos prémiers Fondateurs sur le Téatre d'une maniére plus plai-

ſante, qu'en les couvrant de Peaux d'Ours, & en les mettant dans des barrils de Goudron.

21. LES *Juifs* étoient naturellement ſombres, & n'entendoient point de raillerie en aucune choſe, mais bien moins encore en fait de Religion. La moindre choſe leur faiſoit ombrage ſur cèt article. Ils ne traitoient des matiéres religieuſes qu'avec un air chagrin, & une mine refrognée. Le Suplice du Gibet étoit parmi eux l'unique remède qu'ils emploïoient contre tout ce qui avoit la moindre aparence de tendre à l'établiſſement d'une nouvelle Révélation. Chez eux le

le grand Argument étoit *Crucifie, Crucifie.* Mais malgré leur haîne implacable, & les Persécutions qu'ils firent à notre Sauveur, & à ses Apôtres après lui, s'ils s'étoient avisez de le rendre méprisable par des singeries de Marionnettes, semblables à ce que font aujourd'hui quelques Chrêtiens en son honneur, j'ai bien du penchant à croire qu'ils auroient fait beaucoup plus de mal à notre Religion qu'ils ne lui en ont fait par toutes leurs cruautez.

22. JE croi que le Grand Apôtre des Gentils eut moins lieu de se féliciter de la maniére douce dont il fut traité par ses

ses Antagonistes dans l'Aréopage d'Athénes, que de l'esprit chagrin & persécuteur qui animoit les Habitans de Judée. Il profita beaucoup moins de la candeur & de l'honnêteté de ses Juges Romains, que du zéle de la Sinagogue, & de l'emportement des Prêtres de sa Nation. Cèt Apôtre nous montre ce que nous devons faire lorsque nous traitons des matiéres de la Religion. Voïez-le dans l'Aréopage au milieu de ces Athéniens si sages & si éclairez; considérez-le lors qu'il comparoit devant le Tribunal des Juges Romains, en présence de tout ce qu'il y avoit de plus distingué de l'un & de l'autre Séxe,

&

& voïez comment il sait s'accommoder aux idées & à l'humeur de ces Nations polies. Vous ne trouverez pas qu'il se fâche de leur esprit, ou de leur gaïeté; mais au contraire, sans avoir aucune injuste méfiance de la bonté de sa cause, il l'ofre généreusement pour servir de but aux coups les plus perçans de leurs railleries, persuadé qu'elles n'y peuvent donner aucune ateinte.

23. SI les *Juifs* n'ont jamais voulu éxcercer leur esprit & leur raillerie contre notre Seigneur Jesus-Christ, ou contre ses Apôtres; les Libertins Païens avoient essaïé cette métode long-

long-tems auparavant, à l'égard des plus ſaines Doctrines, & des plus honnêtes gens du Paganiſme. Et bien loin que cela fît aucun préjudice à ces Doctrines, ou à ces perſonnes de mérite, il leur en revint au contraire un très-grand avantage; puiſqu'on en reconnut la ſolidité & la juſtice, lors qu'on eut vû qu'elles étoient à l'épreuve de toutes les Satires qu'on en pouvoit faire, & que les railleries les plus piquantes ne faiſoient que blanchir contre elles. L'homme le plus Divin qui ait jamais vêcu ſous le Paganiſme, au milieu du Siécle où l'Eſprit a le plus brillé, fut tourné en ridicule de la maniére

Socrate.

re du monde la plus forte, par le Poëte le plus ſpirituel de ce tems-là, dans une Comédie qui fut compoſée & jouée publiquement à Athénes. Mais bien loin que cela fît aucun tort à ſa Réputation, ou à la Philoſophie qu'il enſeignoit, l'une & l'autre au contraire en reçûrent un nouveau luſtre; & cela ne ſervit qu'à exciter de plus en plus contre lui l'envie des autres Philoſophes ſes contemporains. Non-ſeulement il ne ſe fâcha pas qu'on le tournât en ridicule, mais pour ſeconder, autant qu'il lui étoit poſſible, le deſſein du Poëte, il ſe préſenta en public ſur le Téatre, pendant qu'on répréſentoit la

Aristophane.

Piéce,

Piéce, afin qu'on pût comparer sa figure, qui assurément ne promettoit pas beaucoup, avec celle que le Poëte avoit placée sur le Théatre pour le répréssenter. Tant étoit grande la bonne humeur du Divin *Socrate*. Et assurément rien au monde ne pouvoit mieux faire connoître la bonté invincible de ce Grand Homme, ni mieux démontrer qu'il n'y avoit ni Hipocrisie, ni Imposture dans sa Doctrine, & dans ses Actions. Car l'Imposture ne craint pas un ennemi grave & sérieux: l'Imposteur sait qu'une ataque formelle ne peut lui faire grand mal; mais il n'y a rien qu'il déteste, & qu'il redoute tant que la

la bonne humeur & la raillerie.

24. EN un mot, *Milord*, la maniére triste & mélancolique dont on traite les matiéres de Religion, est à mon avis, ce qui la rend si tragique, & ce qui est cause de tant d'afreuses Tragédies qui se joüent dans le monde à son occasion. Et je croi, que pourvû qu'on ait toujours pour la Religion certains égards de bienséance, on ne peut se mettre en trop bonne humeur lorsqu'on veut l'éxaminer, ni l'éxaminer avec trop de liberté, & de familiarité. Car si cette Religion est telle qu'on veut qu'elle soit, elle tiendra bon, non seulement contre

tre toutes ſortes d'épreuves, mais encore elle ſe fortifiera par ces épreuves, & en tirera un très-grand avantage; & ſi elle n'eſt pas telle qu'on veut qu'elle ſoit, ſi elle eſt falſifiée, ou qu'il y ait en elle quelque mélange d'Impoſture, on le découvrira, & on s'en moquera.

25. LA méthode mélancolique dont on s'eſt ſervi pour nous enſeigner la Religion, nous rend incapables d'y penſer lorſque nous ſommes de bonne humeur. Si nous y penſons quelquefois, & que nous prenions notre réfuge vers elle; c'eſt principalement lorſque nous nous trouvons dans quelque

que adversité, ou lorsque nous sommes ataquez de maladie; ou que nous avons quelque trouble dans l'ame, & quelque afliction; ou enfin lorsque notre esprit n'est pas dans son assiette naturelle. Et cependant on peut dire avec vérité que nous ne sommes jamais moins propres à penser à la Religion que dans ces tems sombres & fâcheux. Nous sommes absolument incapables de contempler les choses qui sont au-dessus de nous, quand nous ne sommes pas en état d'éxaminer tranquilement ce qui se passe au-dedans de nous, & de connoître la situation de notre propre esprit, & de nos pro-

pres passions. Car lorsque les douleurs, la soufrance & l'inquiétude nous ont rempli l'esprit de troubles & de crainte, lors qu'elles nous ont fait perdre la meilleure partie de notre tranquilité, & de notre gaïeté naturelle; c'est alors que Dieu nous paroît terrible, & que nous ne voïons en lui que colére, que fureur, que désir insatiable de vengeance.

26. IL faut non seulement être en bonne humeur, mais même dans la meilleure humeur du monde, & dans la disposition d'esprit la plus douce & la plus tranquile où nous puissions nous mettre, lors-

lorſque nous voulons bien connoître ce que c'eſt que cette véritable Bonté, & ce que renferment ces Atributs que nous donnons à la Divinité avec tant d'aplaudiſſement, & de reſpect. C'eſt alors que nous ſommes en état de bien juger, ſi ces formalitez de juſtice, ces dégrez de châtiment, ce penchant à la vengeance, & ces meſures d'ofence & d'indignation que nous atribuons vulgairement à Dieu, ſont conformes aux idées naturelles de bonté que cèt Etre Divin, ou la Nature ſous lui, a gravées dans notre eſprit, & qu'il faut néceſſairement que nous aïons, avant que nous puiſſions le

loüer ou l'honorer en aucune maniére. Voici, *Milord*, le plus sûr moïen pour se garantir de la Superstition ; c'est de croire qu'il n'y a rien en Dieu qui ne soit *Divin*, & que *cèt Etre Souverain n'éxiste point*, ou que s'il éxiste, *il est véritablement & parfaitement Bon*. Mais si nous avons peur de nous servir librement de notre Raison, lors même qu'il est question d'éxaminer si Dieu éxiste, ou non ; pour lors nous faisons connoître que nous le croïons méchant ; & par cela même nous lui ôtons, en tant qu'il est en nous, ce caractére de bonté & de grandeur que nous lui atribuons dans nos Discours ;

cours ; puiſque nous témoignons nous méfier de ſa bonté, & apréhender ſa colére & ſon reſſentiment, ſi nous venions à éxaminer avec liberté une choſe qu'il nous importe tant de bien ſavoir.

27. UN de nos Ecrivains Sacrez nous fournit un éxemple remarquable de cette Liberté. Tout patient qu'étoit *Job*, on ne peut nier qu'il n'ait ſouvent agi aſſez librement avec Dieu, & qu'il ne s'en prenne quelquefois à la Providence d'une maniére aſſez forte. Il eſt vrai que ſés Amis l'en réprennent aigrement, & ſe ſervent de toutes ſortes de raiſons bonnes ou

mauvaiſes pour lui répliquer, & pour le mettre dans ſon tort, en tâchant de lui faire voir qu'il n'a pas ſujèt de ſe plaindre de la Providence, dont ils veulent à quelque prix que-ce-ſoit mettre les afaires en Equilibre. Ils ſe font un mérite de dire de Dieu tout le bien qu'ils peuvent s'imaginer, en donnant pour cèt effet la torture à leur eſprit, & allant même au-delà de leur Raiſon en quelques occaſions.
Chapitre XIII. Mais au ſentiment de Job, cela s'apelle *flater Dieu*, *avoir acception de ſa perſonne*, *proférer perverſité*, *&* *propoſer fraude en ſa faveur*, en un mot *ſe jouër de lui*. Nous ne devons pas nous étonner que ce Saint hom-

homme ait été dans ce ſenti-
ment; car quel mérite y a-t-il à croire un Dieu, ou ſa Providence, ſur des fondemens foibles & frivoles? Quelle vertu y a-t-il d'embraſſer une opinion contraire à l'aparence des choſes; & de ne vouloir pas ſoufrir qu'on nous diſe rien contre cette opinion? Oh l'excellente idée qu'on a du Dieu de Vérité, lors qu'on s'imagine qu'il ſe fâchera contre nous, parce que nous faiſons tout notre poſſible pour ne pas recevoir pour vraïe une choſe que les lumiéres de notre eſprit nous font croire fauſſe. Oh le beau caractère qu'on attribuë à Dieu, lors qu'on s'imagine qu'il nous

ſaura bon gré d'avoir crû à tout haſard, & même contre les lumiéres de notre Raiſon, ce qui, après un mur éxamen pourroit ſe trouver la choſe du monde la plus fauſſe.

28. IL n'y a qu'un eſprit naturellement méchant qui puiſſe nous faire ſouhaiter qu'il n'y ait point de Dieu; car un ſouhait de cette nature eſt très-préjudiciable, & même abſolument contre le bien public, & auſſi contre le bien particulier de chaque homme; ce dont on conviendra pourvû qu'on ſache en quoi conſiſte ſon véritable intérêt. Mais ſi un homme n'eſt pas naturellement aſſez méchant

chant pour étoufer en ſoi cette croïance de l'Exiſtence d'un Dieu ; il eſt toujours certain que cèt homme a une idée bien fauſſe de la Divinité, & qu'il ne la croit pas à beaucoup-près auſſi bonne que lui, lors qu'il eſt aſſez fou pour s'imaginer qu'il courra quelque riſque dans l'autre monde, pour s'être ſervi impartialement de ſa Raiſon dans l'éxamen de quelque matiére de ſpéculation que ce puiſſe être. Il faut avoir bien mauvaiſe opinion de Dieu pour s'imaginer qu'en renonçeant à notre Raiſon, & en afectant de croire une choſe contre nos propres Lumiéres, nous nous mettons par là en droit

droit d'éxiger que Dieu nous fasse quelque grace ou quelque faveur après cette vie. C'est là ce qu'on peut apeller, à juste titre, Flateur en fait de Religion, & un vrai *Parasite* de Dévotion. C'est-là agir envers Dieu de la même maniére que les Gueux qui entendent leur métier, agissent envers ceux à qui ils demandent l'aumône, lors qu'ils ignorent quels sont leurs titres, ou leur qualité. Les Aprentifs Gueux peuvent innocemment demander l'Aumône à un homme ou à une femme, en se contentant de leur donner le titre de *Mon Bon Monsieur*, ou de *ma bonne Demoiselle*, mais les vieux Rou-

Routiers n'ont garde de commettre une pareille faute ; n'importe pour eux qui ſoit dans un Caroſſe, c'eſt toujours *Monſeigneur* ou *Madame* ! Car s'il ſe trouvoit, diſent-ils, qu'il y eût efectivement un Seigneur dans le Caroſſe, nous courrions riſque de ne rien avoir, parce que nous ne lui aurions pas donné le titre qui lui apartient ; au lieu que ſi la perſonne à qui nous nous adreſſons n'eſt pas un *Seigneur*, au moins ne courons nous aucun riſque en le nommant ainſi ; cela ne lui fait aucun mal, & il ne s'en fâchera pas.

29. C'EST préciſément de cette

cette maniére que la plûpart du monde agit en fait de Religion. On donne la torture à son esprit pour tâcher de trouver les térmes les plus propres à faire obtenir ce qu'on demande. On croit que tout dépend du secrèt de rencontrer le véritable tître qu'on doit donner à *Dieu*, & de deviner le plus juste que l'on peut à cèt égard. La plus pitoïable ressource du monde est ce qui passe pour une Excellente Maxime parmi bien des habiles gens, & ce qu'ils loüent extrèmement; c'est qu'*on doit faire tous ses éforts pour avoir la Foi, & croire sans exception tout ce qu'on nous enseigne; parce que*, disent-ils, *s'il*

L'Archevêque Tillotson, Mr. Pascal & d'autres.

s'il n'est rien de ce que nous croïons, il ne nous arrivera aucun mal de nous être ainsi trompez; mais si ce que l'on nous enseigne est éfectivement comme on nous le dit, nous courons grand risque, & nous avons tout à aprèhender de notre manque de Foi. Que ce raisonnement-là est foible! qu'il est pauvre! qu'il est pitoïable! & que ces gens là se trompent grossiérement! En effet de quelle utilité peut leur être une Foi de cette nature? quel bonheur, ou quelle satisfaction peuvent-ils en atendre dans cette vie, & quelle recommandation ou mérite peuvent-ils s'en promettre dans l'autre

Monde? Car outre que notre Raiſon, qui connoît la fourberie de cette prétenduë Maxime, ne poura jamais ſe repoſer ſur un ſi pitoïable fondement, cette Raiſon même nous jettera dans une Mer de doutes & d'inquiétudes, où elle nous laiſſera floter au gré du vent. Mais ce que je trouve encore de pis, c'eſt qu'il eſt impoſſible que nous ne devenions encore plus Libertins en fait de Religion, & que nous n'aïons encore une plus mauvaiſe idée de la Divinité, ſi nous fondons notre foi ſur une penſée ſi injurieuſe à cèt Etre Souverain.

30. AIMER le Public,
tâ-

tâcher de faire du bien à tout le monde, autant que cela dépend de nous, c'est-là, sans contredit le comble de la Bonté, & ce qui fait l'essence du caractére que nous apellons *Divin.* Lorsque nous sommes dans cette disposition d'esprit, qui vous est si bien connuë, *Milord*, il nous est naturel de souhaiter que les autres y soient aussi, & pour cela nous tâchons de les bien convaincre de la sincérité de notre conduite. Il nous est naturel de souhaiter que notre mérite soit connu, principalement si nous avons eu le bonheur de servir utilement le Public dans quelque Poste considérable, comme dans

le Ministére; ou qu'en qualité de Princes & de Péres de la Patrie, nous aïons rendu heureuse une partie considérable du Genre Humain commise à nos soins. Mais en vérité ne serions nous pas ridicules de nous fâcher, s'il arrivoit que parmi ce grand nombre de personnes que nous avons rendu heureuses, il se trouvât quelqu'un assez ignorant, ou d'une Province si éloignée qu'il n'eût jamais oüi prononcer notre nom, ni entendu parler de nos actions; ou qui entendant parler de nous, & de ce que nous aurions fait, après avoir oüi faire mille sots contes sur notre sujèt se trouvât si embarassé

rassé qu'il ne sût plus à quoi s'en tenir, & que dans cette incertitude, il vint à douter si nous avons jamais éxisté. Et ne passerions nous pas pour des gens de la plus mauvaise humeur du monde, & les plus bourus, si au lieu de traiter la chose en raillerie, nous pensions sérieusement à nous vanger de cèt homme, dont la prétenduë faute procéderoit uniquement de sa rusticité, de son ignorance, de son manque de jugement, & de son incrédulité.

31. QUE dirons nous donc? Est-ce une chose si loüable que de se fâcher d'une

ofense de cette nature-là? Est-ce une chose si divine de faire du bien dans la vûë d'aquérir de la Gloire? Ou plutôt n'est-ce pas une chose bien plus divine, de faire du bien, lorsqu'on peut croire qu'il n'en reviendra aucune gloire; d'en faire, dis-je même à des ingrats, & à ceux qui sont absolument insensibles au bien qu'on leur fait, & qui ne le connoissent pas? Comment se peut-il donc que ce qui est si divin dans l'homme, perde ce caractére dans la Divinité? Et que de la maniére dont on nous répresente Dieu, il soit plus semblable à une Femmelette foible & impuissante, qu'à un Homme véri-

véritablement généreux, & divin.

32. IL est assez surprenant, *Milord*, que nous aïons tant de peine à connoître nos propres foiblesses ; il semble que nous devrions d'abord les reconnoître, & distinguer sans aucune dificulté les traits de la Fragilité humaine qui nous est si familiére. On croiroit qu'il est très-facile de savoir qu'il n'y a qu'un Etre fini qui soit susceptible d'ofense, de colére de vengéance, & de jalousie, en fait d'honneur, de puissance, d'amour, ou de réputation ; & que cette ofense, cette colére, cette vengéance

& cette jalousie sont des Passions absolument incompatibles avec l'essence d'un Etre infini, & parfait. Mais si nous ne nous sommes jamais formé une juste idée de ce qui est *moralement Excellent*, où si nous ne pouvons nous fier à notre Raison, qui nous dicte que rien que ce qui est *moralement Excellent* ne peut avoir place dans la Divinité, nous ne pouvons nous fier à ce que les autres nous disent de cette Divinité, ni à ce qu'elle nous révéle elle-même. Il faut avant toutes choses que nous soïons bien assurez que Dieu est bon, & qu'il ne peut nous tromper. Sans cette assurance préliminaire,

re, on ne peut avoir réellement ni Religion, ni Foi, ni Confiance. Or s'il y a réellement quelque idée antérieure à la Révélation, à savoir quelque Démonstration de la Raison qui nous assure *qu'il y a un Dieu*, & que ce Dieu est si bon qu'il ne veut, ou pour mieux dire, qu'il ne peut nous tromper; la même Raison, si nous voulons nous en raporter à elle, nous prouvera que Dieu est si bon qu'il surpasse infiniment tous les hommes du monde en bonté. Et de cette maniére il ne nous restera plus aucune fraïeur, ni aucun doute qui puisse nous inquiéter: car nous ne pouvons rien craindre de ce qui

est

eſt bon, mais uniquement de ce qui eſt méchant.

33. IL y a un Argument qui pourra paroître extraordinaire à bien des gens, mais qui dans de certaines maladies de l'eſprit ne laiſſe pas d'être un remède Souverain pour ceux qui peuvent s'en ſervir. Le voici. *Il ne peut y avoir de malice que là où il y a des intérêts oppoſez. Il ne peut y avoir d'intérêts oppoſez dans l'Etre Univerſel; donc cèt Etre ne peut avoir de malice.* S'il y a un Eſprit Univerſel, il ne peut avoir d'intérêt particulier. Il faut néceſſairement que le bien général, ou le bien du Tout, & le bien par-

particulier de cette intelligence Universelle, soient une seule & même chose. Quoi qui puisse arriver, il ne se peut pas que l'Esprit Universel ne tende toujours vers ce but, il ne peut se proposer rien au-delà; & rien au monde n'est capable de lui faire entreprendre aucune chose qui soit tant soit peu contraire à ce but. Ainsi il ne nous reste qu'à examiner s'il y a *une Intelligence qui ait raport au tout*, ou s'il n'y en a point. Car s'il n'y a rien de tel dans le Monde, nous pouvons nous mettre l'esprit en repos, & nous consoler sur l'assurance que la Nature n'a point de malice. S'il y a éfectivement une Intelligence

ligence Universelle, nous ne devons pas être moins tranquilles, puisque nous ne pouvons pas douter qu'elle ne soit la meilleure qu'il y ait au monde. Il semble que ce dernier cas devroit nous paroître le plus consolant; & que l'idée d'un Pére commun devroit moins nous éfraïer que celle d'une Nature laissée à l'abandon, & d'un monde Orphelin. Mais sur le pié qu'est la Religion parmi nous, il y a plusieurs bonnes âmes qui apréhenderoient moins de se voir exposez à cèt accident, & qui auroient peut-être l'esprit plus en repos, s'ils étoient assurez qu'on n'a rien à craindre après cette vie. Car

la

la penſée *qu'il n'y a point de Dieu* n'a jamais fait trembler perſonne, mais bien celle *qu'il y en a un.* Les choſes changeroient bien de face à cèt égard, ſi on avoit une auſſi bonne idée de Dieu qu'on l'a des hommes. Alors nous croirions ſans peine, que s'il y a véritablement un Dieu, il faut néceſſairement qu'il ait en ſoi la plus grande des bontez, ſans aucun mélange de ces paſſions, de ces foibleſſes, & de ces imperfections que nous connoiſſons être des défauts en nous, dont nous tâchons de nous défaire, lorſque nous ſommes honnêtes gens, & dont éfectivement nous ſentons tous les

jours que nous nous défaiſons, à meſure que nous devenons meilleurs.

34. IL me ſemble, *Milord*, que nous ne ferions pas mal, ſi avant que de vouloir nous élever aux plus hautes Régions de la Théologie nous prenions la peine de décendre un peu au-dedans de nous, & d'appliquer notre eſprit, au moins pendant quelques momens à de pures penſées morales. Il y a apparence qu'après nous être ainſi éxaminez nous-mêmes, & avoir bien connu la nature de nos propres paſſions, nous ſerions mieux en état de juger ſainement de la Divinité d'un

d'un caractére, & de discerner quelles sont les qualitez qui conviennent, ou qui ne conviennent pas à un Etre parfait. Quand nous nous serions formé quelque idée fixe & raisonnable de ce qui est *loüable* ou *aimable*, ce seroit alors que nous pourrions savoir de quelle maniére il faut *aimer*, & *loüer*. Sans cela nous courons risque de faire fort peu d'honneur à Dieu, dans le tems même que nous avons dessein de lui en faire le plus. Car il est bien dificile de concevoir quel honneur peut revenir à la Divinité, des Loüanges de Créatures qui ne sont pas capables de discerner ce qui est loüable ou exel-

lent en elles - mêmes.

35. UN Muſicien qui ſe verroit élever juſques aux Cieux par une troupe de gens qui n'ont ni oreille ni aucune connoiſſance de la Muſique, rougiroit infailliblement de leurs éloges, & ne pouroit pas, ſans indignation, recevoir les aplaudiſſemens de ces Auditeurs, juſques - à - ce qu'aïant aquis quelque connoiſſance de cèt Art, & leur organe étant mieux diſpoſé, ils fuſſent devenus capables de diſcerner par eux-mêmes, ce qui ſeroit réellement bon dans ſa métode, & dans ſon chant. Tant que ce changement ne ſeroit point arri-

ri-

rivé, leurs Loüanges ne feroient pas grand honneur au Muſicien, & quelque vanité qu'il eût, il n'auroit guére lieu d'être content, & de ſe féliciter.

36. CEUX même qui ſont les plus avides de Loüanges aiment beaucoup mieux qu'on ne leur en donne point, que de ſe voir aplaudir d'une maniére impertinente & ridicule. Comment donc peut-on s'imaginer que cèt Etre, qu'on dit faire le Bien de la maniére du monde la plus déſintéreſſée, recherche ſi avidement de ſottes loüanges, & qu'il faſſe un ſi grand cas d'une choſe auſſi ché-

tive que les aplaudiſſemens forcez, & les éloges donnez par des Ignorans ?

37. IL n'en eſt pas de même de la Bonté comme des autres qualitez que nous pouvons fort bien connoître ſans les poſſéder, nous pouvons avoir l'oreille extrêmement bonne en fait de Muſique, ſans être pour cela capable de rien éxécuter. Nous pouvons juger ſainement de la Poëſie ſans être Poëtes, & même ſans avoir le moindre talent pour la Poëſie. Mais nous ne pouvons avoir aucune idée paſſable de la Bonté, à moins que nous ne ſoïons paſſablement bons. De ſorte que ſi la

la Loüange est une partie si considérable du Culte qu'on doit rendre à Dieu, nous devrions aprendre à devenir Bons ne fût-ce que pour aprendre à le loüer d'une maniére convenable : car il est absolument impossible qu'un cœur gâté & mauvais puisse dignement loüer ce qui est souverainement bon.

38. IL y a encore plusieurs autres Raisons, *Milord*, qui prouvent que cette Maxime de nous éxaminer nous-mêmes, peut nous être d'un grand secours pour rectifier nos erreurs en fait de Religion. Car il y a une sorte d'Entousiasme qu'on peut apeller de la *seconde main*;

c'eſt lorſque les Hommes n'aïant point ces prétenduës *Inſpirations*, ou plutôt ces convulſions de l'eſprit, & n'étant point enſorcelez par ces ſortes de *Paniques*, ſe laiſſent impoſer par le témoignage des autres, & entraîner à croire pluſieurs faux Miracles; ce qui eſt fort ordinaire. Cette diſpoſition d'eſprit rend leur Foi fort chancelante, fort aiſée à ſe laiſſer emporter à tous vens de Doctrine, & très-propre à embraſſer la premiére Secte, ou Superſtition qui s'éleve parmi eux. Mais ſi nous connoiſſons bien nos paſſions dans leur origine, ſi nous conſidérons comme il faut l'accroiſſement, & les pro-

progrès du Fanatisme, & si nous jugeons sainement de sa force naturelle, & de l'Empire qu'il a sur nos Sens, nous serons en état de nous opposer avec succès à ces Illusions, & à ces Fourberies, qui pour mieux s'insinuer dans les esprits, s'arment du spécieux prétexte de *certitude Morale* & de *matiére de Fait*.

39. LA nouvelle Secte de Prophètes dont j'ai parlé ci-devant, prétend entre plusieurs autres Miracles, en avoir fait un très remarquable, & avoir averti auparavant que ce Miracle se devoit faire. Elle prétend l'avoir fait en présence de plu-

plusieurs centaines de personnes qui actuellement rendent témoignage à la réalité de ce Miracle. Mais je voudrois seulement qu'on me dît, si entre ces centaines de personnes qui ont été présentes à ce spectacle, il s'en trouve une seule qui n'aïant jamais été de leur Secte, ou de leurs Partisans, veüille rendre le même témoignage ? Outre cela je voudrois encore qu'on me dît, si avant le prétendu Miracle, cette personne a toujours passé pour un homme de bon sens, & d'un jugement si rassis qu'il ait toujours été éxemt de ces vapeurs noires, & de ces pensées mélancoliques qui ofusquent quelquefois

quefois le cerveau; en un mot si selon les aparences, il n'a jamais été susceptible de Fanatisme. Car autrement le *Panique* l'auroit pû saisir, il auroit pû être privé du témoignage évident de ses Sens comme dans un songe ; & son imagination auroit pû tellement s'enflamer qu'en un moment elle auroit brulé jusqu'à la moindre particule de son Jugement & de sa Raison. La matiére combustible étant toute préparée au-dedans prend feu & s'allume à la moindre étincelle, particuliérement dans une multitude possédée de cèt Esprit. Ce n'est pas une merveille que la Flame s'éleve tout d'un coup

quand

quand la passion fait sortir le feu des yeux d'un grand nombre de personnes ; que leurs poitrines haletantes travaillent sous le poids de l'Inspiration ; & que non-seulement le regard, mais l'haleine même & les exhalaisons des personnes sont infectes & contagieuses ; en un mot que la maladie d'Inspiration se communique par une transpiration insensible. Je ne suis pas assez versé dans la Théologie pour pouvoir déterminer de quelle sorte d'esprit étoit celui qui se communiquoit si facilement parmi les Anciens Prophétes, que même le Profane *Saül* en fut saisi. Mais l'Ecriture Sainte

te m'aprend qu'en fait de Prophetie, il y avoit un mauvais Esprit aussi-bien qu'un bon Esprit; & l'expérience présente, aussi-bien que toute l'Histoire Sacrée & Profane m'a convaincu que l'opération de cèt Esprit, par raport aux Organes corporels, est précisément la même par tout.

40. UN Gentilhomme qui a écrit depuis peu pour la Défence de la Prophetie ressuscitée, & qui depuis est tombé lui-même dans l'extase Profetique, nous dit que l'Esprit de Dieu saisissoit les Anciens Profètes lors qu'ils étoient en extase; & qu'ils faisoient divers Mr. Lacy.

 gestes

gestes & contorsions de corps extraordinaires, qui auroient pû les faire passer pour des enragez, ou des Fanatiques; ce qui paroît, dit-il par l'éxemple de *Balaam* de *Saül*, de *David*, d'*Ezéchiël*, de *Daniël*, &c. Et pour continuer à justifier ce qu'il avance, il allégue ce qui se pratiquoit du tems des Apôtres, & les Régles même que l'Apôtre *St. Paul* prescrit par raport à ces Dons qui paroissoient si irréguliers, & que notre Auteur prétend avoir été si fréquens & si ordinaires dans la Primitive Eglise dès les prémiers commencemens du Christianisme. Je lui laisse le soin de trouver lui-même des mieux

mieux qu'il pourra cette ressemblance entre ce qui se pratiquoit à cèt égard du tems des Apôtres, & ce qui se pratique aujourd'hui parmi ses Confréres les Profètes. Je sai seulement que les Simptomes qu'il décrit, & dont le pauvre Homme est lui-même ataqué, sentent autant le Paganisme que le Christianisme, quoique dans son imagination ils lui paroissent tout-à-fait Chrêtiens. Et quand je le vis derniérement *en Agitation*, pour me servir de leur terme, proférant une Prophetie en stile Latin du plus pompeux, quoique hors de ces extases il semble en être absolument incapable, ce spectacle

me fit ſouvenir de la Deſcription que nous fait Virgile de la Sibille, dont les Agonies reſſembloient ſi parfaitement à celles de ce nouveau Proféte.

——Subito non vultus, non color unus,
Non comptae manſere Comae; ſed pectus anhelum
Et Rabie fera Corda tument; majorque videri
Nec mortale ſonans: afflata eſt Numine quando
Jam propiore Dei. Æn. L. 6.

Et un peu après:

—— Immanis in antro
Bacchatur Vates, magnum ſi pectore poſſit
Excuſſiſſe Deum: tanto magis ille fatigat
Os rabidum, fera corda domans, fingitque premendo.

C'eſt

C'eſt-là préciſément le ſtile de notre Auteur expérimenté. Car *un homme inſpiré*, dit-il, *ſoufre une preuve, durant laquelle l'Eſprit par de fréquentes Agitations, forme & prépare les Organes, ordinairement un ou deux mois, avant qu'il Profétiſe.*

41. L'HISTORIEN Romain parlant d'un très-horrible Fanatiſme qui s'éleva à Rome long-tems avant qu'il fût né, décrit cèt Eſprit de Prophetie èn ces termes. *Viros velut* Liv. l. 39. *mente captâ, cum jactatione Fanatica corporis vaticinari.* Je ne croi pas qu'il ſoit à propos de tranſcrire ici les déteſtables

bles choses que cèt Historien raporte à la suite de ce passage; mais je ne puis m'empêcher de raporter le Décret doux & modéré du Sénat sur une afaire si éxécrable, persuadé, *Milord*, que quoique vous l'aïez déja lû plus d'une fois, vous pourez toujours le relire avec admiration: *In reliquum deinde*, dit Tite-Live, *S. C. cautum est, &c. Si quis tale Sacrum solenne & necessarium duceret, nec sine Religione & Piaculo se id omittere posse; apud Praetorem Urbanum profiteretur: Praetor Senatum consuleret. Si ei permissum esset cum in Senatu centum non minus essent, ita id Sacrum faceret; dum ne plus*

plus quinque Sacrificio interessent; neu qua pecunia communis, neu quis Magister Sacrorum, aut Sacerdos esset.

42. EN effet il est si absolument nécessaire d'avoir quelque condécendance pour cette maladie d'Entousiasme; que ce Philosophe même qui a emploïé toute la force & la solidité de sa Philosophie contre la Superstition, semble avoir laissé la liberté à l'Esprit de se former des Visions, & des Chimères, & avoir ainsi indirectement toléré le Fanatisme. Car il n'est pas possible de s'imaginer qu'un homme aussi peu ataché à la Religion que l'étoit

Epicure, ait été assez crédule pour ajoûter Foi à ce qu'il raporte lui-même de ces Armées & de ces Châteaux en l'air, aussi-bien que de ces autres *Phœnomenes* chimèriques. Cependant il semble les admettre, & s'imagine pouvoir rendre une raison naturelle de ces Prodiges, en recourant à ses Atomes, à sa Matiére subtile, à ses Miroirs Aériens, & à je ne sai quelles autres Drogues de pareille nature; Et c'est ce que *Lucréce* son Interpréte Latin nous raporte fort élegamment, à son ordinaire dans les Vers suivans.

Liv. 4.

—— Rerum simulacra vagari
Multa, modis multis, in cunctas undique parteis
Tenuia,

Tennia, quæ facile inter se junguntur
in auris,
Obvia cum veniunt ut Aranea Brac-
teaque auri.

. . . .

. . . .

Centauros itaque, & Scyllarum mem-
bra videmus,
Cerbereasque canum facies, simula-
craque eorum
Quorum morte obita tellus amplecti-
tur ossa:
Omne genus quoniam passim simulacra
feruntur,
Partim sponte sua quæ fiunt aere in
ipso;
Partim quæ variis ab rebus cumque
recedunt.

43. C'EST-là une marque évidente que ce Philosophe croïoit que naturellement les hommes ont bonne provision de cèt Esprit Visionnaire. Il étoit si per-

persuadé que les hommes étoient enclins à vouloir avoir des Visions, que plutôt que de leur en laisser manquer, il jugea à propos de leur en forger dont ils pussent occuper leur imagination. Quoi qu'il ne voulût pas convenir que les principes de la Religion soient naturels à l'homme, il fut néanmoins contraint d'acorder tacitement que le Genre Humain a une merveilleuse disposition à croire des Objèts Surnaturels; & que si ces Idées étoient vaines, au moins elles étoient innées en quelque façon, ou bien sembloient si naturelles aux hommes qu'il leur étoit presque impossible de les éviter. Il me
semble

semble que de cette concession d'Epicure, un habile Théologien pouroit tirer contre ce Philosophe un très-bon argument, & en même tems très-utile, & très-fort pour prouver la vérité aussi bien que l'utilité de la Religion. Mais soit que la matiére de l'Aparition soit vraie ou fausse, les Simptomes sont toujours les mêmes; & la Passion est toujours également forte dans l'esprit de celui qui est frapé de la Vision. Les *Lymphatici* étoient parmi les *Latins*, ce que les *Nympholepti* étoient parmi les *Grecs*. C'étoit des personnes à qui on prétendoit que quelque espèce de Divinité étoit aparuë, soit quelque

que

que Dieu ou Déesse Champêtre, soit quelque Nimphe, ce qui les mettoit dans de si terribles transports, qu'ils en perdoient l'usage de la Raison. L'extase se faisoit connoître extérieurement par leurs tremblemens, par le secouëment de leur tête, par l'agitation de leurs membres, par leurs convulsions Fanatiques, comme *Tite-Live* les apelle, par des Priéres qu'ils faisoient sur le Champ, par leurs Propheties, par leurs Chansons, & autres choses semblables. Toutes les Nations du Monde ont leur *Lymphatici* soit d'une espèce soit d'une autre, & toutes les Eglises soit Païennes, soit Chrêtiennes

tiennes

tiennes, se sont toujours plaint du Fanatisme.

44. ON diroit que les Anciens se sont imaginé que cette maladie avoit quelque raport avec ce qu'ils nommoient *Hidrophobie*. Je ne puis pas dire positivement si les Anciens *Lymphatici* se servoient de quelque métode pareille à celle de mordre les gens, pour leur communiquer la Rage dont ils étoient saisis. Mais depuis ces anciens tems il s'est élévé de certains Fanatiques qui ont possédé au souverain degré l'admirable faculté de communiquer à leurs Sectateurs la Rage des dents. Car depuis que l'Es-

que Dieu ou Déesse Champêtre, soit quelque Nimphe, ce qui les mettoit dans de si terribles transports, qu'ils en perdoient l'usage de la Raison. L'extase se faisoit connoître extérieurement par leurs tremblemens, par le secouëment de leur tête, par l'agitation de leurs membres, par leurs convulsions Fanatiques, comme *Tite-Live* les apelle, par des Priéres qu'ils faisoient sur le Champ, par leurs Propheties, par leurs Chansons, & autres choses semblables. Toutes les Nations du Monde ont leur *Lymphatici* soit d'une espèce soit d'une autre, & toutes les Eglises soit Païennes, soit Chrê-

tiennes

tiennes, se sont toujours plaint du Fanatisme.

44. ON diroit que les Anciens se sont imaginé que cette maladie avoit quelque raport avec ce qu'ils nommoient *Hidrophobie.* Je ne puis pas dire positivement si les Anciens *Lymphatici* se servoient de quelque métode pareille à celle de mordre les gens, pour leur communiquer la Rage dont ils étoient saisis. Mais depuis ces anciens tems il s'est élévé de certains Fanatiques qui ont possédé au souverain degré l'admirable faculté de communiquer à leurs Sectateurs la Rage des dents. Car depuis que l'Es-

prit hargneux s'eſt introduit dans la Religion, toutes les Sectes ont eu une terrible demangeaiſon de jouër de la griſe & de la dent, faiſant conſiſter leur plus grand plaiſir à ſe détruire l'une l'autre ſans aucune miſéricorde.

45. LE genre de Fanatiſme le moins malfaiſant & le moins dangereux, va juſqu'à inſpirer à celui qui a été frapé de quelque prétenduë Aparition, la demangeaiſon d'en faire part aux autres, & allumer dans leur ſein le même feu dont il brûle. C'eſt ainſi que les Poëtes ſont auſſi Fanatiques. Et c'eſt ainſi qu'*Horace* eſt, ou feint d'être *Lymphatique*,

phatique, & montre quel effet l'Aparition des *Nimphes* & de *Bacchus* avoient produit sur son esprit.

Bacchum in remotis carmina rupibus
Vidi docentem, credite posteri,
Nymphasque discentes ……
Evoe! recenti mens trepidat metu
Plenoque Bacchi pectore turbidum
LYMPHATUR... Comme Heinsius le lit. L. 2. Od. 19.

46. J'AI déja pris la liberté de vous le dire, *Milord*, & je le repéte encore; il n'y a point de Poëte qui puisse faire quelque chose de grand & de sublime dans sa Profession, à moins qu'il ne s'imagine, ou supose qu'il est en présence de quelque Divinité qui peut l'élever à

quelque degré de cette Passion dont nous parlons. *Lucrece* même a recours à l'Inspiration dans le tems qu'il écrit contre elle; & est contraint de se forger une Aparition de la *Nature*, sous une forme Divine pour l'animer, & lui servir de guide dans la composition de cèt Ouvrage même, où il n'a pour but que de dégrader la Nature, & de la dépouiller de tout ce qui pouroit sembler Sage & Divin en elle.

Alma Venus Cœli subter labentia signa
Quæ Mare navigerum, quæ Terras frugiferenteis
Concelebras.....
Quæ quoniam rerum Naturam sola gubernas
Nec sine te quidquam dias in luminis oras
Exori-

Exoritur, neque fit lætum neque amabile quidquam:
Te Sociam studeo scribundis versibus esse,
Quos Ego de rerum Natura pangere conor
Memmiadæ nostro. Lib. 1.

47. DE tout ce qui a été dit ci-dessus j'en voudrois seulement conclure que le Fanatisme a beaucoup de pouvoir, & qu'il s'étend fort loin; que c'est la chose du monde la plus délicate, & même la plus dificile de le connoître entiérement & distinctement, puisque l'Athéïsme-même n'en est pas éxemt. Car, comme quelques-uns l'ont très-bien remarqué, on a vû des Athées Fanatiques. Il n'y a point de marques extérieures

qui puiſſent ſervir à nous faire diſtinguer l'Inſpiration Divine de ce Fanatiſme. Car l'Inſpiration eſt un ſentiment réel & véritable d'une Divinité préſente qui agit ſur nous, & l'Entouſiaſme eſt un ſentiment faux & chimèrique de la même choſe. Mais la Paſſion que l'un & l'autre fait naître, eſt fort ſemblable. Car quand l'Eſprit eſt occupé à ſes Viſions, & qu'il fixe ſa vûë, ſoit ſur une Divinité réelle, ſoit ſeulement ſur un fantôme de Divinité; lors qu'il void, ou s'imagine voir quelque choſe de prodigieux ou plus qu'humain, il n'y a rien que de grand, d'énorme, de vaſte, & au-delà du naturel, dans

dans la Passion qui l'agite le plus alors. Soit Horreur, soit Plaisir, soit Confusion, Crainte ou Admiration, tout est excessif chez lui dans ce tems de Vision. Et c'est de-là qu'est venu le nom de Fanatisme dans le sens original que les Anciens lui donnoient, en se servant de ce terme pour exprimer un Apparition qui transporte l'Esprit & le ravit en extase.

48. LORS que le vaisseau humain est trop étroit pour recevoir les Idées ou les Images des Objèts, il faut nécessairement que cela produise quelque extravagance, & quelque fureur dans l'Esprit. Ainsi on

peut à juſte titre donner le nom d'Entouſiaſme Divin à l'Inſpiration: car ce terme même ſignifie Préſence Divine; & Platon que les prémiers Chrêtiens apelloient Divin, s'en ſervoit pour exprimer tout ce qui étoit ſublime dans les Paſſions Humaines. C'étoit là l'Eſprit qu'il atribuoit aux Héros, aux Miniſtres d'Etat, aux Poëtes, aux Orateurs, aux Muſiciens, & même aux Philoſophes. Et nous-mêmes ne pouvons pas nous empêcher d'atribuer à un Noble Entouſiaſme tout ce que nous voïons faire de Grand & de Sublime dans ces diférens Arts & Sciences. De ſorte qu'il n'y a perſonne qui ne connoiſſe

un peu cèt Entousiasme; mais de le connoître, comme nous le devrions, & de savoir le distinguer dans toutes ses espèces, aussi-bien chez nous que chez les autres, c'est-là la grande afaire, & l'unique moïen par lequel nous puissions éspérer de pouvoir nous garantir de l'Illusion. Car *pour être en état de juger si les Esprits sont de Dieu*, il faut avant cela que nous éxaminions *si notre propre Esprit est Sain & Raisonnable*; s'il est rassis, tranquile, impartial, éxemt de vapeurs, & de mélancolie; en un mot, s'il est capable de juger de quelque chose. C'est-là la prémière connoissance qu'il nous faut

aquérir,

aquérir, & le prémier jugement que nous devons faire ; savoir de nous connoître *nous-mêmes*; & ensuite *l'Esprit dont nous sommes animez*. Après cela nous pouvons juger de quelle nature est l'Esprit qui anime les autres, faire atention à leur mérite personnel, & par la solidité de leur cerveau nous pouvons juger de la validité de leur témoignage. De cette maniére nous pouvons nous préparer quelque Antidote contre le Fanatisme; & je soutiens encore ce que j'ai déja avancé, c'est que la *bonne humeur* est le moïen le plus sûr pour se garantir de cette maladie. Car sans cette *gaïeté* que je croi devoir

être

être conſervée avec beaucoup de ſoin, les Remèdes pouroient ſe changer dans le mal même.

49. ENFIN, *Milord*, après avoir juſtifié en quelque façon *l'Entouſiaſme*, & avoüé la dette; ſi je vous parois extravagant de m'être adreſſé à vous de la maniére que j'ai fait, il faut que vous aïez la bonté de me permettre d'avoir recours à *l'Inſpiration* pour me juſtifier dans votre eſprit. Faites-moi la juſtice de croire que je vous ſuis entiérement dévoüé, & aïez quelque tolérance pour votre Ami Fanatique qui a éprouvé votre bonté en tant d'autres occaſions, & qui ſera

toute

toute sa vie avec un profond respect,

MILORD,

Votre très-humble, très-obéïssant, & très-fidéle serviteur,

***

R

rofa

nble.

it,

ferv

nt tro
Haïe.
s, ra
, à

raire.
ins le
artic
le pl
la Ré


Digitized by Google

